

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

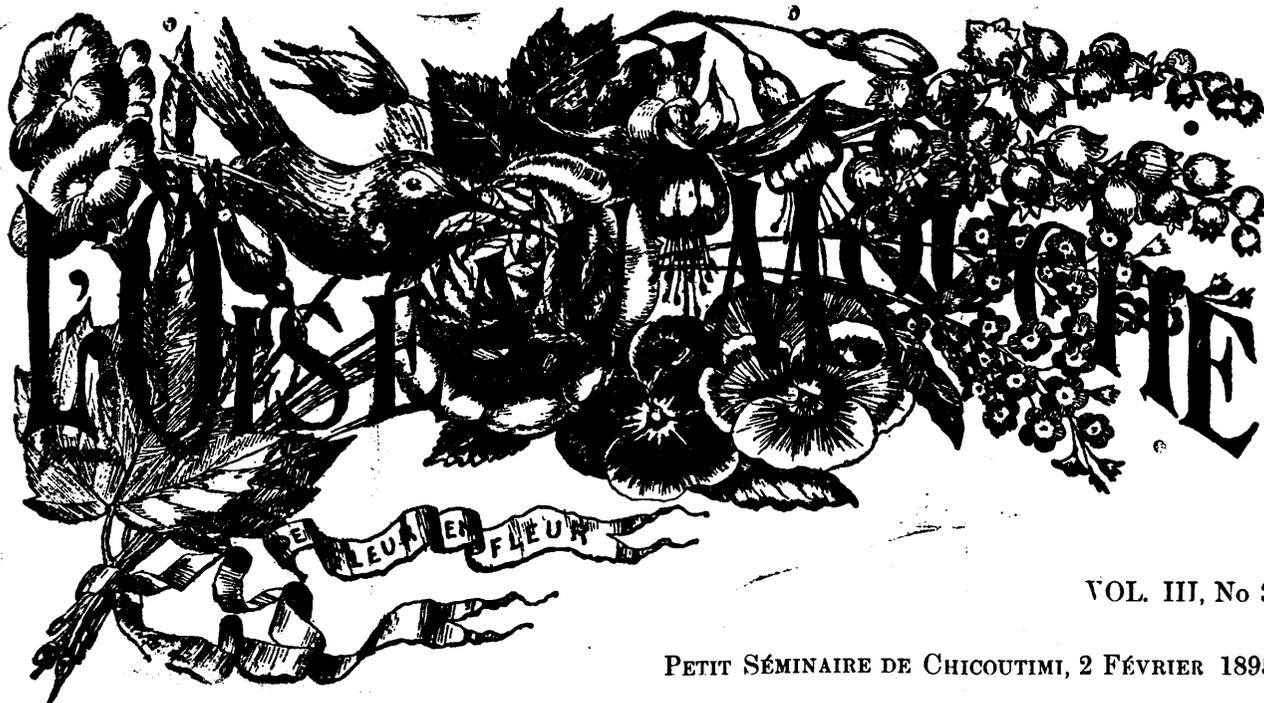
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



**PARAPHRASE
DU CANTIQUE DES TROIS ENFANTS
DANS LA FOURNAISE: "BENEDICITE
OMNIA OPERA DOMINI
DOMINO"**
(Suite)

Monts dont on voit de loin les cimes orgueilleuses,
Bénissez le Seigneur!
Collines et vallons, moissons, forêts ombreuses,
Rappelez sa grandeur!

Immenses océans, fleuves, ruisseaux, fontaines,
Êtres vivant dans l'eau, plantes, poissons,
[baleines,

Bénissez le Seigneur!
Millions d'animaux vous mouvant sur la terre,
Oiseaux qui comme un trait traversez l'atmosphère,

Exaltez sa grandeur!

Fils des hommes, ô vous! images de Dieu même,
Bénissez le Seigneur!
Et toi, peuple chrétien, toi que le Seigneur aime,
Reconnais sa grandeur!

Lévités du Seigneur, du fond du sanctuaire
Où vos cœurs vont verser leur ardente prière,
Bénissez le Seigneur!
Et vous, vous qui goûtez l'éternelle allégresse,
Saints et saintes du ciel, dans votre douce
[ivresse,

Exaltez sa grandeur!

Créatures, louons l'ineffable mystère
Que, toujours prosternés aux célestes parvis,
Adorent en tremblant les Séraphins ravis:
Gloire à la Trinité! gloire éternelle au Père!
Gloire au Verbe divin fait homme, à Jésus-
[Christ!

Et Gloire au Saint-Esprit.

DERFLA.

**HISTOIRE DE LA PAROISSE
DE SAINT-ALPHONSE**

(Suite)

Sa robuste santé le rendait capable d'une activité extraordinaire, et jamais il n'était à bout de forces ni

d'énergie. Aussi M. D. Racine, alors curé de Chicoutimi dont il devait être plus tard le premier évêque, le regardait-il comme un auxiliaire puissant dans tout ce qu'il entreprenait pour l'avancement et la prospérité du Saguenay.

Ce fut pendant que M. Boucher était curé de Saint-Alphonse qu'on eut pour la première fois l'idée d'un canal destiné à relier la baie des Ha! Ha! au lac Saint-Jean. Ce canal utiliserait la rivière du Morlin sur un parcours de plusieurs lieues, tout le lac Kinogami, le lac Kinogamishish et la Belle-Rivière, et permettrait à la grande navigation d'atteindre cette mer intérieure qu'on nomme le lac Saint-Jean. Mais son creusement exigerait des millions, et dès lors il n'est pas facile de dire quand il pourra se réaliser. Les auteurs de ce projet furent MM. Ferdinand Fafard et P. Desjardins, tous deux citoyens de Saint-Alphonse. Ils n'épargnèrent rien pour attirer l'attention du gouvernement et du pays sur le canal en question; mais leurs efforts furent inutiles, et ils furent obligés de reconnaître que le temps n'était pas encore venu de ce travail gigantesque.

Dans l'automne de 1864. M. Boucher quitta Saint-Alphonse pour Saint-Raphaël de Bellechasse dont il devenait curé. L'église qu'il venait de bâtir et qu'il laissait à Saint-Alphonse comme une trace de son zèle sacerdotal, est la première église en pierre qui ait été construite au Saguenay.

M. Boucher fut remplacé par M.

Frs Morin, frère de l'honorable juge Morin, ancien représentant du Saguenay. Le nouveau curé avait des goûts tranquilles. Exercer doucement le saint ministère, et prendre de temps en temps une petite recreation sous forme de partie de pêche: voilà quel était son idéal. Les deux années qu'il passa à Saint-Alphonse furent des années de bonheur et pour lui et pour la paroisse. Il était bon et paternel pour tout le monde, mais il chérissait particulièrement les enfants, suivant en cela comme en tout le reste l'exemple du divin Maître. J'ai dit tantôt qu'il affectionnait la pêche. Une de ses pêches est restée célèbre. Il faisait comme d'habitude voler sa mouche sur les eaux agitées de la Rivière-à-Mars, à l'adresse des truites et des petits poissons, lorsqu'un gros saumon se laissa prendre à la morce perfide, et vint se percer le bec sur son hameçon. M. Morin ne se déconcerta pas, et se mit en frais d'attirer à lui le susdit saumon. Celui-ci s'y opposa de toutes ses forces, et alors commença une lutte homérique entre le pêcheur et le poisson royal. Après maintes prouesses de part et d'autre, on en était arrivé à ce résultat-ci: le poisson, réduit à son dernier moyen de défense, sa pesanteur défilait le pêcheur de le mettre hors de l'ondé avec cette ligne bonne pour porter les truites; le pêcheur, comptant sur l'élasticité de sa perche de ligne, se flattait de ne pas permettre de sitôt au poisson de rompre quoi que ce soit.

(A suivre) DERFLA.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par an, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

THS DUFOUR,
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 2 FEVRIER 1895

UNE LAMENTABLE SITUATION

" Ces gens du Saguenay, ce sont des mal-appris... Ça n'a pas d'éducation... Ça n'entend rien aux usages... Voilà—comment ? oui, c'est cela, voilà quatre jours que ma lettre est partie ; et pas de réponse encore !

On dit comme cela à Québec. Alors, que ne doit-on pas dire sur notre compte à Montréal, à San-Francisco, à Beyrouth, etc., où nos "réponses" arrivent encore avec plus de lenteur.

L'OISEAU-MOUCHE a mission aujourd'hui de venger la réputation des Saguenayens, des Lac-Saint-Jean..., des Chicoutimiens !

Ce n'est pas notre amitié, ni notre esprit d'exactitude qui sont en défaut ! disons-nous aux habitants de l'univers entier. Mais nous avons depuis un mois le service postal le plus ridicule, le plus absurde, le plus affreux qui se puisse concevoir.

Quoiqu'il en soit sur le papier, nous n'avons en pratique que deux courriers par semaine. Est-ce assez antédiluvien ? Puis, quand nous lisons nos lettres, le mardi matin, le train de la malle est parti depuis plusieurs heures ; et le train prochain ne partira d'ici que le samedi suivant. C'est aisé pour nous, on le voit, d'entretenir un commerce épistolaire quelconque !

Mais, nous dit-on, trois courriers vous viennent aussi de Québec, chaque semaine, par voie de terre ?

— Une jolie affaire, encore, cette malle de terre ! Parlons-en, un peu. Voici le cas le plus récent.

Par exemple, que l'on veuille

bien prendre son attention à deux mains, pour ne pas perdre le fil de l'histoire.

Jedi soir de la semaine qui a précédé celle-ci, le 24 janvier, nous arrivait le train de Québec, avec les journaux de la veille, *mercredi*. Bien !—Le même jeudi, dans l'après-midi, partait de Québec une poste de terre, qui arriva ici *samedi* soir : mais elle n'apportait pas de journaux, parce qu'elle avait quitté Québec avant l'heure de publication, le jeudi soir.

Le *lundi* après-midi, cette semaine, nous devons recevoir, par voie de terre, la malle partie de Québec le samedi après-midi. On peut juger si nous l'attendions avec impatience, puisque les dernières nouvelles que nous avions étaient du mercredi précédent : cinq jours !— Eh bien, au moment où nous écrivons, *mercredi* soir, ce courrier n'est pas encore arrivé à Chicoutimi !— Par contre, le train de *lundi* soir nous a apporté une malle partie de Québec *lundi* matin. Et voici où nous en sommes : nous avons les journaux de *SAMEDI*, 26 janvier, venus ici par chemin de fer, et nous n'avons pas encore ceux du *VENDREDI* ni du *JEDI* précédents ! La cause du retard, c'est la tempête de neige de samedi dernier, qui a sans doute rendu les chemins impossibles sur ce long parcours de plus de cinquante lieues. Mais, des tempêtes de neige, cela peut arriver souvent ; et nous sommes exposés, chaque semaine, à des retards et à des interversions de ce genre !

Maintenant, si l'on croit qu'il est facile d'être journaliste au Saguenay, dans ces conditions, on se trompe fort.

Nous lirons par exemple sur une feuille du samedi : " Dix compagnies d'assurance ont subi des pertes dans l'incendie d'hier matin." Quel incendie a eu lieu la veille ? nous n'en savons rien, puisque les journaux du vendredi ne nous sont pas arrivés encore !—" Après le jugement du Conseil privé, que nous avons rapporté jeudi soir, la question scolaire de l'Ouest entre dans une nouvelle phase." Quel est ce jugement du Conseil privé ? Nous n'avons pas encore les journaux du jeudi, et nous ne comprenons rien à cette affaire.— Nous aurions la ressource du télégraphe : mais nous ne pourrions utiliser la

centième partie des dépêches que l'on nous servirait chaque jour et qui nous coûteraient un prix fabuleux. Encore, si l'on nous mettait au choix, là-dedans, et suivant un tarif spécial, quelque chose comme ça :

La santé de Sa Majesté... \$1.00.

Déclaration précise de l'honorable UN TEL sur la question munitobaine, \$5.00.

Maîtres, assortiment de 10 cts à 50 cts.

Nouvelles chinoises des Japonais..... à 25 cts l'une.

Une chute de cabinet en France... 5 cts.

Mais rien de tel ne se fera.

Donc, la position n'est plus tenable pour notre presse, et nos éditeurs-proprétaires songent sérieusement à fondre ensemble leurs journaux, et à se borner à une publication unique, qui serait *bi-mensuelle* (1).

Le sort des particuliers n'est guère plus souriant. Quand les journaux viennent, il y en a trop à la fois, sans compter que ceux des jours précédents nous arrivent après les plus récents ; quand ils ne viennent pas, on entre dans des colères bleues. Aussi, personne ne comprend plus rien à la politique ; les conservateurs deviennent libéraux, les libéraux deviennent conservateurs et quelques-uns, même, se font orangistes ou castors. Voilà où en sont les choses !

Dans les affaires privées, c'est le même désarroi. Nos amis de partout, qui ne reçoivent toujours pas de "réponse," nous accusent de froideur, d'indifférence, d'antipathie. De là des brouilleries, à l'horizon !

On cite déjà des bris de projets de mariage. C'est navrant !

Dans le négoce et la banque, ça va cahin-caha. Les billets échus s'arrangent comme ils peuvent.— Au barreau, on ne sait plus comment se tirer d'affaire. (Entre nous, tant mieux ! Des "lettres d'avocat," plus ça retarde, mieux cela vaut !)

Qu'on songe à ceci : des lettres parties de Québec le jeudi, 24 janvier, et d'ailleurs bien plus tôt sans doute, ne sont pas encore arrivées ici ce soir du 30 janvier ! A quelle

(1) Près des quatre quarts des Français du Canada, et peut-être de France aussi, ignorent le vrai sens du mot *mensuel*, qui signifie : " tous les deux mois." Avis à notre confrère de l'*Essai*, de Montréal, et à d'autres.

époque en recevra-t-on la "réponse" ?

— "Mais adressez-vous au ministère des Postes ! On y arrangera bien tout cela !"

S'il faut que cette affaire entre dans la filière de l'administration, nos petits-neveux à peine l'en verront sortir. D'autant qu'elle y est déjà, dans la filière ; et on voit si ça marche ! Avec quelque effort d'imagination, on peut reconstituer ce qui s'est fait, ce qui se fait et se fera administrativement pour nous rendre justice. Voici, par exemple.

3 janvier 1895—Arrive une lettre du député du comté, qui saisit le Département de l'affaire. Lecture et classement de la lettre à son rang.

7 janv.—C'est le tour de la lettre. On cause de la question.

10 janv.—On étudie le dossier postal du Saguenay.

16 janv.—On écrit à la Cie du chemin de fer du lac Saint-Jean.

20 janv.—Réponse de celle-ci. Elle ne peut faire voyager que deux trains par semaine.

23 janv.—Lettre à l'Inspecteur des postes à Québec.

25 janv.—Celui-ci consulte le maître de poste de Chicoutimi.

29 janv.—Réponse de celui-ci.

2 février—Réponse de celui-là.

10 fév.—Victoire ! On a décidé, à Ottawa, de donner entre Québec et le Saguenay un service quotidien par voie de terre ! Bravo !

17 fév.—Les formules de soumission sont imprimées. On les expédie partout. On a jusqu'au 17 mars pour soumissionner.

10 mars—Dépêche de Sermersouak (Esquimaux établi au Blanc-Sablon) : "Envoyez formules de soumission par goëlette du 15 mai. Ferai service bien régulier avec *cométiques*. Meilleurs chiens de la Côte."

11 mars—Dépêche à Sermersouak : "Il sera trop tard, en mai, pour soumissionner."

17 mars—Dépêche de Sermersouak. "Suis citoyen britannique comme les autres. Veux soumissionner."

24 mars—Dépêche au Ministre des postes, parti pour l'Ouest. On le consulte sur l'incident Sermersouak.

26 mars—Regina, N. W. T. "Ministre parti d'ici hier."

30 mars—Victoria, B.C. "Pas vu le Ministre. Probablement embarqué pour la Chine."

10 avril—Le Ministre est retrouvé à Northfield, N. B. Il répond d'envoyer promener Sermersouak.

15-25 avril—On ouvre les soumissions. Contrat accordé à M. X. de Saint-Urbain (Charlevoix).

30 avril—M. X. refuse le contrat : "Il n'y a plus de chemins."

10 mai—Contrat offert à M. Z., qui refuse aussi. (1)

—Et cela pourrait continuer longtemps de la sorte, si l'été ne venait enfin remédier à la situation.

Hélas ! notre article dépasse déjà les limites convenables, et nous n'avons fait qu'effleurer le sujet ! Il faut terminer, mais non sans ajouter encore un mot.

Il y a déjà un mois que dure l'état de choses dont nous nous plaignons. *Dedimus profecto grande patientiae documentum*, pour parler comme Tacite. Mais nous ne continuerons pas indéfiniment à donner au monde ce *patientiae documentum*. Si notre condition postale ne s'améliore pas très prochainement, le Saguenay se retirera de la Confédération..... La Province de Québec aura à se chercher ailleurs UN GRENIER !

ORNIS.

"LUEURS D'AURORE"

LUEURS D'AURORE, *ébauches de poésie*,—par M. Anédée Denault. (Maison de la Bonne Presse, Montréal.)

Beau volume de deux cents pages ; impression soignée ; titre poétique et rempli de promesses pour l'avenir ; sous-titres des plus humbles.... Voilà l'extérieure apparence du livre que vient de faire paraître mon ami Denault, mieux connu sous le nom de Jules Saint-Elme.

Ce sont des vers. Je les ai lus. Faites comme moi, et vous verrez que Denault est un brave !

Celui-là est un brave qui met à la première page de son livre une croix avec cette devise : CREDO, et qui sans respect humain chante sa croyance !

De notre temps, il faut un certain courage pour affronter la moquerie des petites cervelles. "La littérature moderne qui se croit très libre, a dit Hello, est esclave du lecteur ; elle craint la moquerie."

[1] Est-il nécessaire de dire ici que nous n'avons voulu faire en tout cela aucune allusion personnelle à qui que ce soit ? Nous avons visé, dans ce tableau, toutes les administrations du monde, autant celles d'Angleterre, d'Autriche, etc., que celles de notre pays.

La moquerie s'attaque surtout aux jeunes, et ne réussit que trop souvent à faire disparaître, sous le souffle du respect humain, ce qu'il y a de généreux, de noble et de sincère dans leurs actions, leurs écrits et leurs paroles. Il est entendu dans le monde qu'un laïque ne doit pas être TROP religieux : cela froisserait ceux qui ne le sont pas assez. Aussi a-t-on établi, en fait de religion, un certain niveau ni compromettant ni difficile à atteindre, et qu'il est défendu de dépasser ; ceux qui dépassent le niveau convenu sont livrés aux traits de la moquerie. La moquerie est bien le "ricanement de l'amour-propre."

Pour braver la moquerie, il faut un courage qui, par malheur, ne se rencontre pas assez souvent.

M. A. Denault—il l'a déjà prouvé—ne craint pas les sarcasmes. Il croit, et il le dit ; il est pieux, et ne s'en cache point ; il est catholique fervent, et s'en fait gloire. Son livre est plein de foi, d'espérance et de charité chrétiennes. *Jesu dulcis memoria, Mois de Marie, Hommage à saint François de Sales, Ave Maria, A la Vierge Marie, Crois en Dieu*, etc., ce sont là des titres qu'on n'est pas habitué à voir dans les volumes de poésies. Il est consolant de voir un jeune homme arborer aussi fièrement son drapeau et donner au public un livre où domine la note inaccoutumée, la note pieuse.

Denault est jeune, et il a du caractère et des principes. Or, pour les luttes à venir, il faut au pays des hommes à caractère et à principes.

DENIS RUTHBAN.

LA LECTURE AU COLLEGE

DE SA NÉCESSITÉ

(Suite)

Il y a eu des lecteurs célèbres. Pline l'Ancien, raconte son neveu, Pline le Jeune, ne voyageait jamais qu'il ne fût accompagné d'un secrétaire, chargé de lui lire quelque livre pendant ses repas ou à la promenade. C'était des siècles avant l'hygiène. Ce savant avait dû parcourir plus de mille volumes pour la composition de son *Histoire naturelle*.

Au moyen âge, on n'était pas savant, si l'on n'avait pas épuisé toute la science connue. Tous les manuscrits y passaient. On soutenait des thèses : *De omni re scibili...* et *quibusdam aliis* ; mais c'est Voltaire qui ajoute ce trait de finesse.

Saint Thomas d'Aquin écrivait des livres, qui étaient des tissus de textes, sans ouvrir une bibliothèque, sans consulter un parchemin. Toute l'antiquité païenne et chrétienne lui appartenait à la lettre. On l'appelait une bibliothèque ambulante.

Quels érudits et quels lecteurs qu'Alcuin, Gerbert, Albert le Grand, Erasme, Lascaris, Scaliger, Juste-Lipse ! Quels savants que ceux de la Renaissance ! Quels services ceux-ci n'ont-ils pas rendus à l'humanité, ne fût-ce que d'avoir donné à la France son dix-septième siècle ! Reposons un peu nos regards sur cette radieuse époque des lettres françaises. Nous allons y trouver des exemples pour notre objet.

Et d'abord, quelle somme de lecture et d'étude ne suppose pas l'union merveilleuse où l'on voit se fondre le langage de l'Écriture et de la Tradition et la forte langue de Bossuet ! Aussi bien, on disait, au collège, du jeune Jacques-Bénigne, en faisant allusion à son nom et à son extrême ardeur pour le travail : *Bos suetus aratro*. N'est-il pas curieux de rapprocher ce qualificatif de celui de *Bos mutus*, attribué à Thomas d'Aquin par ses condisciples ?

Devenu précepteur, Bossuet enseignait à son royal élève ce qu'il avait lui-même pratiqué dans sa jeunesse. Il composait des chefs-d'œuvre à cette fin. "Le grand Dauphin, dit-il, apprenait par cœur les plus agréables et les plus beaux morceaux des auteurs qu'il lisait, et surtout les poètes : il les récitait souvent, et dans les occasions, il les appliquait aux sujets qui se présentaient."

A côté de l'Aigle de Meaux, Fénelon, qui était également plein de l'antiquité, et qui en laissait échapper la plus pure fleur de sa blanche plume de cygne, racontait du duc de Bourgogne, son élève : "Nous l'avons vu demander qu'on lui fit des lectures pendant ses repas et à son lever, tant il aimait toutes les choses qu'il avait besoin d'apprendre. Aussi n'ai-je jamais vu aucun enfant entendre de si bonne heure et avec tant de délicatesse les choses les plus fines de la poésie et de l'éloquence.

"Je l'ai vu pleurer amèrement en écoutant ces vers :

Ab ! miseram Eurydicem, anima fugiente
Eurydicem toto referebant fluminis ripæ."

Dans le même temps, le père de Boileau Despréaux disait : "Pour

Colin, c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne." Cependant Colin, ou Nicolas, se mit à lire Horace, Perse, Juvénal, et devint l'auteur des *Satires* et de l'*Art poétique*.

Son ami, Jean Racine, lorsqu'il était étudiant à Port-Royal, s'égarait souvent sous les bois de l'abbaye, captivé par la lecture d'Euripide ou de quelque ancien préféré. Un jour son maître, le célèbre Lancelot, lui confisqua, pour le brûler, un roman grec, *Théagène et Chariclée*, qu'il lisait avec ardeur, en cachette. Il n'en avait pas le droit, et parce que c'était en cachette, et parce que le livre était mauvais. Toujours est-il que le jeune homme, après double confiscation, se procura un nouvel exemplaire de l'ouvrage, l'apprit par cœur, puis le remit à Lancelot en lui disant : "Vous pouvez brûler encore celui-là." En cette occasion, Racine se départit de sa docilité ordinaire, mais l'on voit, à côté de l'attrait du fruit défendu, la noble passion qui l'animait. Douze ans après s'être retiré du théâtre, l'auteur d'*Andromaque* citait encore Sophocle de mémoire.

Combien d'autres exemples ne pourrais-je pas citer ? Dans des temps plus rapprochés de nous, un Rohrbacher, un Gorini, un Guéranger, un Freppel, ont été des prodiges de science par leur commerce avec les livres ; un Louis Veillot, qui ne lit les classiques qu'à l'âge de vingt-cinq ans, nous fait part des charmes qu'il y trouve, ne s'étant jusqu'alors nourri que de fade roman-tisme.

En Amérique, nous avons vu un Garcia Moreno, Espagnol, lire avec délices les meilleurs ouvrages de la science et de la littérature françaises ; le géant Lincoln, qui s'était instruit comme il avait pu, se soucier bien davantage de dévorer le premier livre venu que de recevoir les honneurs dus à son rang.

Pourquoi ne rappellerai-je pas ici le nom d'un compatriote, encore que l'amour des livres ait causé sa perte ? Crémazie lisait jusqu'aux ouvrages hindous, et connaissait déjà passablement son Ramayana, lorsque son existence fut tristement brisée.

Mais il suffit. Il est constant, d'après ces exemples, que les hommes les plus distingués par l'intelligence ont trouvé dans la lecture les plus précieux avantages. S'ils ont si excellemment goûté dans l'âge mûr une chose pour laquelle

ils s'étaient parfois si ardemment passionnés durant leur jeunesse, c'est qu'il n'est, en vérité, rien de tel pour le plaisir et la formation de l'esprit, comme nous le verrons dans le prochain article.

ABNER.

ACADÉMIE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

ÉLOGE DE LA PHILOSOPHIE
prononcé, en séance publique, par
M. Uld. Tremblay, Président.

(Suite)

Quelle n'est donc pas l'erreur de ceux qui croient pouvoir se passer de la lumière qui éclaire la raison depuis dix-huit siècles ! Leur génie n'est pas supérieur à celui de ces philosophes anciens dont la puissante intelligence a parcouru, presque sans défaillances, le cycle entier des vérités naturelles. Et pourtant, où sont maintenant les écoles d'Athènes et de Rome ? Elles ont vu leur prestige décliner dès l'aurore du christianisme, et leurs disciples se faisaient plus rares à mesure que le nouvel astre s'élevait dans les cieux. Platon lui-même avait senti le besoin de cette rénovation, proclamant qu'il était nécessaire qu'un maître vînt du ciel pour instruire l'humanité. Ce Maître est venu, et l'école chrétienne qu'il a fondée a supplanté toutes les écoles païennes ; Platon a passé le sceptre à saint Augustin, Aristote a revêtu dans saint Thomas ; d'homme à homme, de siècle à siècle, la tradition philosophique s'est perpétuée jusqu'à ces derniers temps, où de Maître et Veillot ont fait briller aux yeux de leurs contemporains les dernières clartés de ce flambeau qui s'éteint. Les ténèbres ont repris possession des intelligences livrées au rationalisme. On a voulu secouer le joug des dogmes révélés ; sous prétexte qu'on ne peut être philosophe et croyant, ou a séparé la raison de la foi. Isolement désastreux, s'il en fut ! Car qui ne sait que l'orgueil de l'esprit est la cause de tous les errements et de toutes les défaillances ? Aussi le triomphe attendu de la saine philosophie sur la raison redevenue païenne pourra-t-il seul ramener au bien les hommes épris du beau et du vrai. En ces temps où la raison est exaltée et divinisée, il faut que les esprits soient ramenés à la foi par la raison, il faut que la science confonde le préjugé : or c'est là que se découvre le premier côté pratique de la philosophie.

Gardons-nous, messieurs, de croire que la philosophie n'est qu'une science de pure abstraction. Son but n'est pas uniquement de conduire les hommes à la contemplation de la vérité ; mais en les initiant à la connaissance du vrai, elle les amène à la pratique du bien, car les vérités métaphysiques, suivant leur cours naturel, aboutissent aux vérités morales ; plutôt, toute la philosophie vient aboutir là où la science spéculative trouve son application. C'est là que la raison découvre les lois du devoir, dictées par la conscience du genre humain. La conscience ! le devoir ! puissantes assises des sociétés et des empires, questions pratiques, s'il en fut !

Qui ne voit l'utilité de la philosophie dans l'organisation sociale et la conduite des peuples ? Elle est tout, parce qu'elle est la

science même de la vie. Nul ne peut l'interroger en vain, car elle est la mère de toutes les sciences ; je dirai plus : elle est la science ! Elle découvre, elle développe et résume tous les principes sur lesquels s'appuient les autres sciences, qui toutes viennent s'y rattacher comme à leur souche. Prenez-en une en particulier, résumez-la dans les lois générales sur lesquelles elle s'appuie ; condensez ces lois elles-mêmes en une seule formule qui soit son principe fondamental, et ce principe sera un principe philosophique. La science du droit, l'économie sociale ne s'appuient-elles pas sur la loi morale ? N'est-ce pas la philosophie qui prête aux sciences naturelles ses méthodes, qui guide l'esprit du savant dans l'observation des phénomènes, dans la découverte de leurs causes ? Car elle ne fournit pas aux sciences, même naturelles, les seules notions qu'elles puisent dans l'ordre métaphysique ; mais elle les organise dans l'ordre et l'harmonie, en donnant à l'homme la puissance de la pensée et de la réflexion, seule capable de produire les plus savantes analyses comme les plus vastes synthèses. La philosophie n'est pas seulement une science, elle est aussi un art, en ce sens qu'elle cultive et développe les facultés rationnelles. L'idée et le jugement, résumé de la vie intellectuelle, sont l'objet particulier de la logique : l'idée, c'est la perception, la simple vue des choses ; le jugement, c'est la comparaison des idées ; il se trouve au fond de toutes les opérations de l'esprit, c'est le fait premier et dernier de la pensée, comme les idées en sont les éléments ; le raisonnement lui-même n'est qu'une suite de jugements comparés et déduits les uns des autres, de sorte que raisonner c'est encore juger.

Aussi est-ce à la bonne direction du jugement que le philosophe doit appliquer tous ses efforts. Si le jugement est sûr, le raisonnement sera solide ; et le raisonnement, c'est le tout de l'homme : c'est la lumière de son entendement, la source féconde de toutes ses connaissances. Sans lui, la science humaine n'existe pas ; par lui, le domaine de l'activité intellectuelle s'étend indéfiniment. Où seraient la physique et toutes les sciences qui ont pour objet l'étude du plan de l'univers, sans le raisonnement inductif, par lequel les faits particuliers sont ramenés aux lois universelles ? Et que nous servirait de concevoir des principes généraux, d'avoir un fond de vérités premières, si nous n'avions pas la ressource d'en tirer des conclusions particulières aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvons ? C'est par déduction que procèdent le théologien, le mathématicien, le moraliste, le juriconsulte. En un mot, le raisonnement, soit inductif, soit déductif, est la plus éminente ressource de l'esprit humain. Or c'est par l'étude de la philosophie que se développe, se fortifie, s'affermie cette précieuse faculté ; la logique la dirige dans la vie spéculative, et la morale dans la vie pratique. Consultez les œuvres des savants illustres, et vous ne tarderez pas à constater que la philosophie tient la première place parmi leurs connaissances. Newton, Kepler, Euler, Leibnitz, Descartes, Pascal ne sont pas seulement de grands savants, ils sont encore les pères de la philosophie moderne. C'est cette mère des sciences qui leur a appris à pénétrer les obscurités des choses, à chercher, par delà les domaines de l'observation, les vérités universelles et à dicter des lois à la matière.

Mais les sciences naturelles ne sont pas seules à recevoir leur lumière de la philosophie ; le talent, le génie littéraire lui doit encore ses plus durables triomphes.

"Avant donc que d'écrire apprenez à penser," a dit Boileau, traduisant cette parole profonde du poète latin :

Scribendi recte sapere principium et fons.

En effet, même si nous ne considérons que la forme littéraire, en tant qu'elle est l'expression de la pensée, nous devons admettre qu'il faut une attention raisonnée, si l'on veut y conserver la vérité et la proportion. L'étude d'une œuvre poétique vraiment belle nous en fournit une preuve. Dans les détails du style comme dans l'ordonnance des situations, tout révèle une raison profonde, une philosophie innée qui se trahit quelquefois à l'insu du poète. C'est que les préceptes, les règles de l'art ne sont pas arbitraires et factices ; mais elles sont fondées sur la nature même des choses, et il faut une raison supérieure pour les bien appliquer.

Et si la philosophie est si nécessaire à la poésie, chose légère, que n'est-elle pas pour l'éloquence ? D'Agusseau prétend qu'on ne devrait jamais séparer ces deux choses faites pour être toujours unies, et Cicéron lui-même, ce grand artisan du style, avoue avoir plus appris aux jardins d'Académus qu'aux écoles des rhéteurs.

Enfin que dirais-je encore ? La philosophie est le digne couronnement de la rhétorique et des humanités en général. C'est par elle que la raison domine l'imagination et la sensibilité, maintenant ainsi l'équilibre entre les facultés intellectuelles dont dépend le talent littéraire. Son influence s'étend même à toutes les conditions et à toutes les époques de l'existence, soit par les habitudes d'esprit qu'elle donne, soit par la fermeté qu'elle communique au sens moral, à la conscience. Le ferme bon sens trouve toujours sa place, non seulement dans les sciences abstraites et spéculatives, mais encore dans toutes les occupations qui remplissent la vie du commun des hommes. Un esprit droit porte partout la marque de sa supériorité, tandis qu'un esprit faux flotte à tous les vents du sophisme, étant toujours égaré faute d'avoir su choisir la voie qui conduit droitement au but.

La fin au prochain numéro.

NOTRE TOISIEME ANNEE—LA VERITE

"*L'Oiseau-Mouche*, le charmant et gracieux petit journal publié au Séminaire de Chicoutimi, vient d'entrer dans la troisième année de son existence. Nos meilleurs souhaits de prospérité."

[*La Vérité*]

Nous remercions de tout cœur notre excellent confrère des paroles aimables qu'il dit à notre adresse.

Et puisque l'occasion s'en présente si bien, nous signalons avec plaisir les amélorations considérables que le directeur de *La Vérité* a jugé opportun d'introduire dernièrement dans son journal. Il y sera désormais question de tous les sujets : politique du pays et de l'étranger, sciences, beaux-arts, bibliographie, agriculture, et même nouvelles collégiales. Une telle variété, qui permettra aux lecteurs de se renseigner sur toutes les choses d'actualité, même sans recevoir d'autres

journaux [excepté *L'Oiseau-Mouche*, bien entendu !] lui assurera sans doute une circulation beaucoup plus considérable. Cet organe important de notre presse franchement catholique fera donc plus de bien encore, et nous ne voyons pas comment nous pourrions ne pas nous en réjouir vivement, et ne pas féliciter M. Tardivel de la direction qu'il donne à son journal.

ECHOS DU SEMINAIRE

DIMANCHE, 27 JANVIER.—La Sainte-Famille, fête patronale du Séminaire. Grand congé. Saint-Joseph à la chapelle, présidé par S. G. Mgr Labrecque. Autel ravissant ; belle musique.

Tous les jours de l'Octave, chacune des classes fait à son tour la sainte Communion, pieux : préparation aux Quarante-Heures de la semaine prochaine.

MERCREDI, 30 JANVIER.—Séance publique de l'Académie Saint-François de Sales. Assistance d'élite, composé de M. les curés des paroisses d'alentour, et des principaux citoyens de la ville. Il nous faisait plaisir d'y voir l'une des places d'honneur occupée, pour la première fois, par un ancien élève de cette maison, l'éditeur de notre journal, récemment élu maire de Chicoutimi.

M. le Président H. Dumas, dans son adresse présidentielle, traite de façon excellente du rôle de la presse. S'appuyant sur les paroles de Léon XIII lui-même, il montra la mission présente du journalisme catholique ; et les écrivains de *L'Oiseau-Mouche*, en l'entendant, se sont renouvelés dans leur résolution de faire toujours le bon combat.

Le rapport semestriel de M. E. Bellay, Secrétaire, a charmé les auditeurs ; c'est l'un des plus remarquables que nous ayons entendus à l'Académie. Même les gens qui ont reçu autre chose que des compliments rendent bon témoignage au rapporteur, et cela en dit beaucoup.

Le Chant académique, des chansons par MM. A. Ouellet et J.-A. Gagné, des morceaux de fanfare, ont agréablement interrompu les procédés académiques.

A la fin de la séance, Mgr le Supérieur a gracieusement offert à l'Académie les remerciements et les félicitations de l'auditoire. M. le Directeur de l'Académie peut à bon droit s'applaudir du beau succès de cette séance, qui fut vraiment de genre classique très distingué.

Voici la liste des promotions académiques, que nous devons à l'obligeance de M. le Secrétaire.

ACADEMICIENS

Rhétorique : MM. Lionel Lemieux, Frs Tremblay, junior, Alphonse Huard.

Belles Lettres : M. J. Joseph Sheehy, Achille Tremblay.

CANDIDATS

Versification : MM. Hubert Brassard, Elie Goulet.

Humanités : MM. Joseph Larouche, Arthur Bougoing, Ing. Morel, Normand Gagné, Joseph Jean.

Quatrième : MM. Henri Duperré, Philibert Morel, Thomas Duperré, Armand Boily.

ASPIRANTS

Humanités : MM. Joseph Cluchon, Arthur Lapointe, Hubert Lapointe, Thomas Côté, Patrice Gauthier, Edouard Côté.

Quatrième : MM. Eugène Tremblay, Joseph Blackburn, Pierre Tremblay, Pierre Bergeron.

Troisième : MM. Eugène Larouche, Séverin Simard, Isidore Gauthier.

Seconde : MM. Jean Brassard, Joseph Duquay, Simon Laforêt.

Première : MM. Alfred Jalbert, Victorien Morin, Jean-Baptiste Boivin, Albert Larouche.

SAMEDI, 2 FÉVRIER.—Il ne s'agit plus de fleurs de l'éloquence ou de la poésie, ni de promenades dans l'idéal, ni d'autres choses plus ou moins éthérées. Nous sommes aujourd'hui, plus que jamais, dans la terre à terre de la vie réelle.

C'est l'EXAMEN D'HIVER ! Triste saison, que l'hiver ! Qui nous rendra les riches aurores du printemps, les beaux jours de l'été, les inimitables soirs d'automne ?

DU FOND DE L'ORIENT

M. l'abbé A. Asmar, ce prêtre maronite qui passa quelques jours ici l'an dernier et dont nous gardons si bon souvenir, nous adresse ses souhaits de bonne année. Nous sommes bien sensibles à l'expression de ces vœux qui nous viennent des extrémités de la terre.

Nous croyons pouvoir faire espérer à nos lecteurs que notre sympathique ami leur parlera ici même, quelque jour.

LE SERVICE POSTAL

Au dernier moment, nous apprenons qu'un télégramme d'Ottawa annonce que la demande d'un courrier quotidien, entre Québec et le Saguenay, est enfin exaucée. Cela dérange bien un peu les calculs d'Orants, mais personne ne s'en plaindra.

CE QUI PROQUO

En notre numéro du 27 octobre dernier, nous signalions au *Bulletin trimestriel* de l'Œuvre du "Dictionnaire des Dictionnaires" l'erreur qu'il avait faite, en attribuant à la *Croix canadienne* une polémique qui s'était élevée entre *Le Journal de l'Île Maurice* et une *Croix* de là-bas.—En son dernier numéro, le *Bulletin* fait droit à notre demande de rectification.

En commençant sa treizième année, la *Semaine Religieuse* de Montréal a fait toilette neuve. Nous la prions d'agréer nos félicitations.

PREMIÈRES IMPRESSIONS DE VOYAGE

LES CATACOMBES

(Suite)

Quinze cents ans après l'ère des martyrs, nous sommes venus de toutes les parties du monde, adorer le Christ que Cécile adora, qu'elle choisit pour époux et pour lequel elle est morte. Elevons nos âmes, *sursum corda* ; nous ne sommes pas faits pour la terre et pour les choses d'ici bas ; nous y passons

comme pèlerins, et il importe peu que nous habitions des palais sur le Capitole ou des souterrains. Plus hautes sont nos destinées, puisque nous aspirons à la véritable patrie des enfants de Dieu. Cécile a méprisé les joies et les vanités du siècle, mais son âme s'est envolée au ciel, et son chaste corps a reçu de tout temps les plus grands honneurs.

Monsieur le chevalier de Rossi donna une conférence. Il se tenait dans la crypte voisine de la nôtre, dans la Chambre des papes, là même où le pontife Sixte II fut martyrisé pendant le saint sacrifice, avec tous les fidèles qui entouraient leur premier pasteur. L'intéressant conférencier ne fut pas long, pas assez au gré de nos désirs ; fatigué lui-même, il prit en pitié son auditoire. Nous manquions, en effet, d'espace, et l'air, qui n'arrivait que par un étroit soupirail, devenait rare. Le souvenir des chrétiens étouffés dans les catacombes, par des païens qui en avaient comblé les issues, se présentait naturellement à notre esprit.

C'était l'heure du dîner. Nous le primes dans le monastère des révérends Pères Trappistes qui ont le soin des catacombes de Saint-Callixte. Ils exploitent en même temps, comme locataires, un terrain que Pie IX acheta dans le but de favoriser la découverte de ces catacombes.

On avait organisé pour la circonstance des *agapes*. Ce mot en grec signifie *amitié*, et c'est bien le nom qui convenait à ces repas, que nos ancêtres dans la foi faisaient précéder de la manducation eucharistique. Ce fut monsieur de Rossi qui présida les *agapes* auxquelles nous primes part. Cet illustre savant joint, aux qualités de l'éruudit, les vertus aimables de l'homme et du chrétien : le tout rehaussé d'une modestie charmante. Il est difficile, dans nos climats, de se faire une idée de l'animation qui règne dans une réunion d'Italiens, lorsqu'ils font tant que de mettre de côté la gravité romaine, pour se livrer à l'expansion de leur franche gaieté. C'était vraiment plaisir de voir l'entrain général et la bonne humeur de chacun. A la fin du repas, le dieu de la poésie s'empara de l'assemblée. A tour de rôle on se levait pour lire des vers de circonstance, composés suivant l'inspiration du moment, et

chaque fois un concert d'applaudissements venait encourager ces éclosions littéraires et patriotiques. On se sentait en famille. Ces *agapes* me rappelaient les fêtes intimes de collège, si pleines d'abandon et de cordialité.

A quatre heures, la crypte de Sainte-Cécile était de nouveau envahie par une foule impatiente d'assister à la procession qui devait avoir lieu. On entonne les litanies des Saints, et tout le monde s'engage dans les défilés des catacombes. Ils sont si bas et si étroits qu'il faut souvent se baisser ou marcher un par un. Cependant les voix, d'abord fortes et sonores, deviennent plus sourdes, s'affaiblissent graduellement, et cessent de se faire entendre ; par intervalles seulement, au détour d'une ruelle, des échos affaiblis parviennent jusqu'à nos oreilles. C'est quelque chose de lugubre et de terrible que cette procession silencieuse à travers les dédales obscurs de cette cité des morts. On croirait assister à la sépulture d'un fidèle des premiers siècles. Du moins, la foi généreuse et ardente de ces temps héroïques du christianisme se déroule devant nous. Notre imagination se plaît à repeupler ces déserts, ces tombes vides, autrefois la demeure des corps des saints ; les torches allumées, que tiennent plusieurs d'entre nous, permettent de distinguer encore des ossements et de la poussière dans les niches qui bordent la voie. On comprend que ces objets soient laissés à leur place, puisqu'il est défendu, sous peine d'excommunication, de rien emporter de tout ce que renferment les catacombes.

Nous avançons longtemps dans ces corridors qui se croisent en tous sens, et se perdent en mille replis tortueux. Les étrangers sont vite égarés, et bien téméraire celui qui s'aventurerait sans guide dans ce labyrinthe. Enfin, des lumières confuses se laissent apercevoir dans le lointain, et les voix semblent se rapprocher. Nous arrivions à la crypte de Sainte-Cécile où la cérémonie se termina.

Je retournai de nuit au Collège canadien, après en être parti avant le jour. Toute la journée s'était passée dans les catacombes : journée pleine d'émotions et de souvenirs qui ne s'effacera pas de ma mémoire.

(A suivre)

LAURENTIDES.